HIGHWAY TO HELL

Longtemps le lieutenant Varegas s'était couché à point d'heure, tant pour des raisons professionnelles que privées. Mais en ce funeste mardi, il se coucha à 20 h 35, juste après le journal de Pujadas, fidèle en cela aux nouveaux horaires de France Télévisions. Cette fois, c'en était trop, cette affaire serait sa dernière, il se le jurait. Il avala son médicament contre la migraine avec un somnifère et un grand verre d'eau puis il se mit au lit. Comme chaque soir depuis trente-six jours que sa femme était partie, il s'étonna de trouver les draps aussi froids et peu accueillants.

Au même instant, sur la route départementale entre Concarneau et Vannes, dans une R5 vert pistache, un couple d'octogénaires à l'esprit pollué par le film « Tueurs nés » d'Oliver Stone (vu vingt-quatre fois en un seul week-end) fait le bilan de leur journée, et en même temps celui de leur vie :

— Alors Gisèle, t'es contente ? Tu t'amuses ? C'est comme ça que tu la vois la belle vie ? Avec ton petit mari à sillonner les départementales à la recherche d'une nouvelle victime ?

— Non, François : c'est encore mieux que dans mes rêves. Dire qu'il a fallu attendre d'avoir dépassé les quatre-vingts printemps et d'avoir tous les deux un cancer en phase terminale pour enfin laisser libre cours à nos pulsions meurtrières !

— Et dire que tout ce temps, on est passé pour un vieux couple aimable et inoffensif, des bons petits vieux qui feraient pas de mal à une mouche.

— Oui, ben ils vont voir ce qu'on leur fait aux mouches !

— Et toi qui passais pour une mère modèle : femme au foyer, trois enfants toujours propres et bien habillés, tout le temps à contrôler leurs devoirs et à les accompagner à leurs cours de piano.

— Oui et t'oublies les matchs de foot, les voyages scolaires, les crêpes à faire pour les kermesses, sans compter les déguisements à fabriquer pour les spectacles de fin d'année, les

— Je sais, je sais, Gisèle, t'as été une mère parfaite.

— Toi aussi François, t'as été un chouette père pour les gosses, le seul hic c'est qu'on aurait pas dû en avoir c'est tout.

— T'as raison Gisèle : ils nous ont bouffé la vie ces gniards, pour les remerciements qu'on en a eu, on aurait mieux fait de rester que tous les deux, on se serait plus amusé.

— T'as raison mon Roudoudou, mais maintenant tout ça c'est bien fini, à nous la belle vie…enfin pour le peu de temps qu'il nous reste.

— Ouais : sexe, drogue et Rock and roll !

— Sauf que je te rappelle que t'as oublié ton viagra à la maison, la seule drogue qu'on a c'est des bonbons à la menthe et pour le Rock and roll, j'ai bien peur qu'on est que cette vieille compilation de Michel Sardou !

— Mais non regarde dans la boite à gants ma chérie : Kevin, notre idiot de petit-fils, a laissé un cd de AC/DC.

Gisèle ouvre la boite à gants, prend le cd et le met dans le lecteur.

— Plus fort, plus fort, y a pas que le viagra que j'ai oublié, j'ai aussi oublié mon sonotone.

Le lendemain matin, un mardi, au commissariat, le lieutenant Varegas interroge un témoin oculaire de premier plan :

— Vous êtes sûr de ce que vous avez vu ?

— Oui, je suis formel : vers 22h30, une R5 vert pistache conduite à toute allure par un vieux qui regardait pas la route, occupé à embrasser la vieille femme assise à côté de lui et avec « Highway to Hell » d'AC/DC à fond dans l'autoradio.

— Et comment vous avez pu les voir si nettement s'ils roulaient si vite, surtout que votre maison est assez loin de la route ?

— J'étais à ma fenêtre et j'observais les oiseaux.

— Les oiseaux ? A dix heures du soir ? Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Je vous rappelle, à toute fins utiles, qu'y a quand même un mort dans cette affaire, alors vous avez plutôt intérêt à pas me raconter de salade, sinon vous allez lorgner les oiseaux au gnouf ce soir.

— Ca va, ça va : vous énervez pas, je regardais les étoiles avec ma longue vue, c'est tout. Seulement le ciel était couvert et on voyait que dalle, alors vu qu'y avait rien à la télé, je regardais un peu chez les voisins, comme les maisons sont éloignées, les gens se méfient pas et y a pas de rideau dans la maison d'en face alors…

— T'es un petit voyeur, c'est ça ? Tu matais ta voisine ? Je m'en branle.

— Oui, moi aussi justement, euh pardon commissaire ça m'a échappé.

— Lieutenant Varegas, moi je suis lieutenant. Bon, je m'en fous de ce que tu fais avec tes jumelles, de toute façon, si ta voisine porte pas plainte on peut rien faire.

— Elle peut pas voir que je la vois puisqu'elle est aveugle !

— Bon, ben alors, c'est parfait, tout le monde est content. Moi, ce que je veux c'est que tu me dises tout ce que tu sais sur cette bagnole que t'as vu.

— Je vous ai tout dit lieutenant.

Au même instant, Gisèle et François se promènent main dans la main dans les rues de Ploëmeur :

— On achète des ananas ? J'adore les ananas.

— Depuis quand ?

— Depuis toujours.

— Je te connais depuis cinquante-neuf ans et je savais pas que t'aimais les ananas.

— Tu me l'as jamais demandé.

— Pourquoi t'en achetais jamais au marché ?

— J'en sais rien, c'était trop cher ou alors j'y pensais pas, et puis je pensais pas à ce qui me ferait plaisir à moi.

— Prends en trois, et achète tout ce qui te fait plaisir, de toute façon ça sert plus à rien d'économiser maintenant.

— Ouais, t'as raison, mon Roudoudou, on va vider notre compte, comme ça on va rien leur laisser aux gosses !

— Oui, ça sera bien fait pour leur gueule avec tout ce qu'il nous ont fait voir.

— Sans parler de tout le pognon qu'ils nous doivent ! Et toi, de quoi t'as envie ?

— Y a un truc qui me ferait plaisir mais je sais pas où on peut en trouver : de l'herbe.

— Il suffit de trouver un jeune et on trouvera de l'herbe.

— Et il faut qu'on pense aussi à changer de voiture.

— Ca sera notre mission de la journée : trouver de l'herbe et changer de voiture.

Mardi, 21h45, appartement de Varegas. Le lieutenant Varegas, la tête serrée dans l'étau de sa migraine devenue chronique depuis le jour où il a pris sa décision de prendre sa retraite à la fin du mois, décide de faire le point sur l'enquête avant d'aller se coucher. Il note sur son ordinateur :

« Je comprends rien : lundi, on a flashé une Mercedes noire à 200 km/heure avec trois femmes dedans : une jeune au volant et deux femmes âgées derrière, le lendemain on retrouve

cette femme étranglée dans les chiottes d'un restaurant trois étoiles, et maintenant cette histoire de R5 vert pistache avec un couple de vieux qui écoute AC/DC ! Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Mercredi, 9h45, hôtel de Cabourg, chambre 211.

— Elle était bonne cette herbe mais j'ai hyper mal à la tête ce matin, et toi ?

— Moi, ça va super bien : j'aurai jamais cru qu'un peu d'herbe aurait pu remplacer ton viagra mon Roudoudou.

— Tu parles de mes admirables performances sexuelles ? Je crois que c'est moins l'herbe que ce truc là, les pilules il a dit que c'était quoi déjà ?

— De l'ecstasy, je crois qu'il a dit mais tu l'as poignardé avant qu'il ait fini sa phrase, le pauvre.

— Fallait bien le buter si on voulait récupérer sa Lamborghini.

Au même instant, appartement de Varegas : « DRIIIIING ! ».

— Allô ? Varegas à l'appareil.

— Allô, lieutenant, ici le commissaire, vous foutez quoi nom de Dieu, il est presque dix heures.

— Merde, c'est pas vrai, désolé, mon réveil a pas sonné.

— Ramenez-vous rapido, on a un nouveau macchabée sur les bras.

— J'arrive tout de suite.

Quelques minutes plus tard, sur la route du commissariat, Varegas repense au rêve étrange qu'il a fait la nuit précédente : une pistache géante regardant les humains avec des jumelles et qui finit par se faire dévorer par des oiseaux.

10h34, chambre 211. Le couple infernal termine un copieux déjeuner au lit.

— On est qui aujourd'hui, mon Roudoudou ?

— Je sais pas, tu veux qu'on soit qui ?

— Et si on était deux types, après tout, c'est toi qui t'es déguisé en vieille la dernière fois.

— D'accord, je montre les perruques : qu'est-ce que tu dis de celle-là ? T'auras l'air d'un prof de philo retraité avec, non ?

— Oui, sûrement, si tu le dis. T'es sûr que les flics ont aucun moyen de remonter jusqu'à nous ?

— Non, je t'ai déjà expliqué ça mille fois, Gisèle : si on fait bien attention à se déguiser pour pas être reconnus par les caméras des distributeurs de billets et toutes les caméras qu'ils mettent à tous les coins de rue maintenant, on risque rien.

— Tu crois qu'ils ont retrouvé la femme de ménage ?

— A mon avis, ils l'ont pas trouvé, ça peut prendre plusieurs semaines : elle a pas de mari, pas d'enfants, pas d'amis.

— C'est vrai, en plus vu qu'elle travaillait au noir, y aura même pas de patron pour s'inquiéter pour elle et comme personne vient jamais chez nous...

— Ouais, c'était vraiment une bonne idée de se faire la main sur elle avant de partir.

— Si j'avais su que c'était si facile de tuer quelqu'un, je m'y serai mis plus tôt.

— J'avoue que tu m'as bluffé ma chérie : je m'absente deux minutes pour aller aux toilettes et quand je reviens, tout le boulot était fait.

— C'était facile : elle était accroupie en train d'astiquer les pieds du buffet : j'ai pris un chiffon, je l'ai entortillé, et puis j'ai serré autour de son cou.

— Chapeau, du travail de pro, y a pas à dire, je crois que t'es plus douée que moi pour le meurtre.

— Te sous-estime pas mon Roudoudou, avec ce petit dealer, t'as été un chef. En plus, j'ai aucun mérite : ça faisait bien six mois que je rêvais de l'étrangler, alors j'ai eu le temps de peaufiner mon scénario.

— C'est drôle qu'elle ait pas crié quand même.

— Non, c'est logique : à mon avis elle était soulagée, tu sais qu'y a des gens qui attendent que ça qu'on les tue, ils voudraient bien le faire eux-même mais ils en ont pas le courage alors ils attendent que quelqu'un prenne l'initiative.

— Si on allait dépenser du fric, ça nous ferait du bien ?

— D'accord mon Roudoudou : tu crois qu'on peut trouver un manteau en vison en plein mois de mai ? J'ai toujours rêvé d'en avoir un, c'est le moment ou jamais.

— Sûrement avec de l'argent, on peut tout trouver.

Même jour, 11h32, commissariat.

— Ah ? vous voilà enfin, on a un cadavre de plus.

— Je sais commissaire, vous me l'avez dit au téléphone y a trois quarts d'heure.

— Ben avec celui-là ça fait deux de plus.

— Quoi ?

— Vous devriez plutôt dire « qui ? »

— Qui ?

— Pour commencer on a identifié la fille étranglée dans les toilettes du restau : Mélanie Duroq, vingt-six ans, la riche héritière de la famille Duroq.

— Connais pas.

— C'est eux qui gèrent tous les casinos de la Riviera et ils viennent de s'implanter à Cabourg. Ensuite, on a découvert le cadavre d'un dealer d'une vingtaine d'années, poignardé de vingt-trois coups de couteaux, à quelques kilomètres de là.

— Et vous croyez que c'est le même meurtrier ?

— A mon avis c'est un règlement de compte qui a mal tourné : on lui a piqué sa voiture, de l'argent liquide et de la drogue, mais il faudrait quand même vérifier, on sait jamais.

— Et vous n'aviez pas parlé d'une troisième victime ?

— Si, là encore ça n'a sûrement rien à voir mais par acquis de conscience il faut vérifier : une femme de ménage de cinquante-six ans étranglée avec un torchon.

— Chez elle ?

— Non, justement, c'est ça qui est le plus bizarre : elle était chez des personnes âgées pour qui elle travaille mais eux ils sont introuvables.

— Ils sont peut-être partis en vacances ?

— Leurs enfants disent que c'est pas possible, ils sont jamais partis en vacances et ils les auraient prévenus, ils sont très proches d'après ce qu'ils disent.

— Merde : vous croyez qu'on les a enlevés ?

— Bien vu, Varegas : vous êtes bien réveillé finalement, mais on dirait que la nuit porte conseil, vous avez l'air d'avoir l'esprit plus vif qu'hier !

— On devrait diffuser leurs photos dans tous les commissariats et dans la presse, avec un peu de chance les ravisseurs prendront peur et les relâcheront.

— Bonne idée Varegas.

Chambre 211, 21h54. Les deux octogénaires ont ligoté un vieil homme sur une chaise, il est bâillonné et alors qu'il suffoque, eux se le disputent :

— Laisse-me le, il est pour moi, c'est toi qu'as eu le dernier, chacun son tour.

— Attends, Gisèle, je te rappelle que tu m'as doublé pour la femme de ménage, j'ai pas oublié tu sais : du coup t'en as zigouillé deux et moi qu'un et on sait pas combien de temps il nous reste alors celui-là il est pour moi.

— C'est pas juste : c'est moi qui ai réussi à l'attirer ici, il est pour moi.

— T'avais des arguments que j'ai pas, c'est pas du jeu. Pauvre vieux : tu l'as allumé comme une fusée de feu d'artifice !

Au même instant, quelque part sur la N 165 entre Concarneau et Vannes. En proie à des hallucinations visuelles graves dues à une carence combinée de sommeil, de nourriture et de jugeote, le lieutenant Varegas perd le contrôle de son véhicule alors qu'il poursuivait un suspect à 200 km/h sur l'autoroute. Ses derniers mots (que personne n'a pu entendre) ont été : « Non, non, pas la pistache géante ! ».

Chambre 211, 23h47. Tout à coup, une coupure d'électricité plonge la salle de bains dans le noir. Les Sailor et Lula octogénaires glissent alors dans la baignoire pleine de mousse et, s'agrippant l'un à l'autre pour essayer de se redresser, ils se fracassent le crâne en même temps que leurs flûtes de champagne pleines se renversent et se brisent sur le carrelage de la salle de bain. Durant leurs dernières minutes dans le monde des vivants ils ne trouvent rien de mieux à se dire que ceci :

— Gisèle, je veux te dire un truc avant de mourir.

— Quoi, mon Roudoudou ?

— J'ai toujours détesté que tu m'appelles ton Roudoudou.

— Eh ben moi, j'ai couché avec le voisin.

— C'est du passé, ton histoire avec le vieil Edmond, c'était quand ? En 67 ?

— Oui, mais je te parlais de Pierre, le voisin d'à côté.

— Merde, et c'était quand, y a prescription ?

— La semaine dernière…et sans viagra !

— Salope !

— Impuissant !

Le lendemain, 9h06, hall de l'hôtel.

— Carmen, t'as amené leur petit déj'aux vieux de la 211 ?

— Non, ils ont pas encore appelé. Pourquoi ?

— Regarde : c'est pas eux en une du journal ?

— Fais voir.

Le concierge tend le journal local à la femme de chambre.

— Merde, c'est bien eux, mais ils disent qu'ils auraient été kidnappés par des dangereux criminels ayant déjà fait trois victimes.

— Ils avaient l'air libres comme l'air au contraire.

— On devrait peut-être aller voir si tout va bien.

— T'as raison, on prétextera de venir voir s'ils n'ont pas été trop dérangés par la coupure d'électricité d'hier soir.